Paris, 25 juin. — L'Académie des Sciences a reçu de son correspondant M. Nansen, le savant Norvégien qui a fait la traversée du Pôle Nord, cet adieu du Pôle Nord, cet adieu du Pôle Nord est dont on n'a aucune nouvelle depuis 18 mois.

LE COMBAT DE MAPA

Nous recevons des détails très précis sur le sanglant combat du Mapa. Le capitaine Lunier avait mis trois troupes de marins détachées à la Guyane et les pirates du territoire contesté.

On sait que le *Bengali*, commandant Audibert, était parti de Cayenne le 11 mai, à deux heures du matin, avec mission de constater exactement le caractère des dangers que couraient nos nationaux sur le territoire contesté d'Ailler à Mapa, exiger la reddition de Trajan, nommé prisonnier par les habitants de ce village.

Le *Bengali* revenait en rade de Cayenne le 17, à cinq heures du soir, ayant à bord cinq morts, parmi lesquels le capitaine Lunier, et vingt blessés, victimes d'un abominable guet-apens.

Une tâche fusillade

Après avoir constaté, en passant à Counani, les conditions de l'enlèvement de Trajan, le commandant Audibert s'est rendu dans les eaux du Mapa, où le *Bengali* a mouillé le 15 mai au matin.

La section de débarquement du *Bengali* et la compagnie Lunier, de l'infanterie de marine, sont descendus dans les embarcations et se sont dirigés sur le village, situé à quinze milles environ dans l'intérieur.

Le débarquement effectué, le capitaine Lunier, accompagné d'un clairon et de son fourrier, s'est avancé en parlementaire, laissant 200 marines derrière lui, près des embarcations et l'arme au pied, les vingt fusil-marins du *Bengali*, commandés par l'enseigne de vaisseau d'Escrienne.

Il ne fit conduire à la demeure du chef Cabri; celui-ci le reçut devant sa maison, entouré par une soixantaine de partisans, armé de fusils à tir rapide, qui étaient venus se grouper derrière lui.

L'entrevue ne dura que quelques secondes: le capitaine Lunier avait eu à peine le temps de réclamer la libération du capitaine Trajan, lorsque Cabral, rompant brusquement l'entretien, tira à bout portant sur le malheureux officier, se retira de côté pour démasquer ses partisans et leur adressa le commandement: *Fuego!*

Un double feu de salve éclata et, en même temps, partit de toutes les maisons du village une fusillade à tir plongeant.

Par cette triple décharge, quatre fusiliers-marins furent tués sur le coup; l'enseigne de vaisseau d'Escrienne, onze marins et le clairon furent blessés.

Prise d'un nid de pirates

Au bruit de ce premier feu de salve, la compagnie d'infanterie de marine accourt sous le commandement du lieutenant Destrugin.

Un combat violent s'engage à bout portant entre soldats et partisans, ces derniers soutenus par un feu violent tiré de toutes les maisons. Ces maisons, d'ailleurs, et l'église elle-même sont barricadées et fortifiées depuis longtemps; il faut les attaquer l'une après l'autre et chacune d'elles devient le théâtre d'un combat sanglant.

Mais les fusiliers marins ont été dégagés par l'énergique action du lieutenant Destrugin et alors commence une guerre de ruse et de mesures qui, au bout de deux heures de lutte, amène la destruction complète de ce nid de pirates; sept hommes qui ont été blessés dans cette dernière phase de l'action, dont cinq très grièvement, ce qui porte le nombre total des victimes à cinq morts et vingt blessés.

Les partisans de Cabral ont laissé sur le terrain soixante-trois tués, sans compter les blessés fugitifs et ceux qui ont péri à l'intérieur des maisons.

On sait que Cabral est au nombre des morts: quant au capitaine Trajan, recueilli un instant par les nôtres, il a disparu pendant la lutte et n'a plus été revu depuis.

Obsèques des victimes

Les obsèques du capitaine Lunier et des quatre marins du *Bengali* ont eu lieu à six heures du soir, le 17 mai, et bien que le temps ait manqué pour organiser une cérémonie funèbre, bien qu'aucune convocation n'ait pu être faite, toute la ville a voulu accompagner le convoi mortuaire, conduit par le commandant des troupes et le commandant du *Bengali*, le gouverneur, les membres du Conseil privé et les fonctionnaires de la colonie, et escorté par toutes les troupes de la garnison.

Le maire de Cayenne a prononcé quelques paroles émues sur les tombes de ces malheureuses victimes d'un attentat sans précédent.

Dès le lendemain du service funèbre du capitaine Lunier et des quatre marins du *Bengali*, une souscription a été ouverte par les soins du maire de Cayenne pour l'érection d'un monument commémoratif. Les listes de souscriptions se couvrent de signatures; la Commission coloniale, au nom du Conseil général de la colonie, a voté 2,000 francs et le Conseil municipal de Cayenne 1,000.

La commandant Audibert a remis aux troupes de la Guyane, sous le commandement du lieutenant Audibert, et à la suite d'un rapport sur le *Bengali*, les colonies de Trajan, des corps de troupes de la Guyane, et a fait célébrer, en l'église paroissiale de Cayenne, une cérémonie funèbre pour le repos de l'âme de leurs camarades tués au combat de Mapa, le 15 mai 1895, ou décédés des suites de leurs blessures.

Les blessés

Le gouverneur de la Guyane, accompagné des membres du Conseil privé, du maire de Cayenne, du chef des chefs de service et officiers de la colonie, s'est rendu à l'hôpital militaire pour visiter l'enseigne d'Escrienne et les dix-neuf marins et soldats blessés à Mapa.

Le chef de la colonie, au cours de cette visite, qui n'était qu'un hommage bien naturel rendu à la courage et au dévouement de ces victimes du devoir, a pu constater que la plupart d'entre elles étaient en bonne voie de guérison, sauf quatre dont les blessures présentaient un caractère exceptionnel de gravité; un seul de ces blessés est mort et les médecins ne désespèrent pas encore de sauver les trois survivants.

Nouvelles Étrangères

APRÈS KIEL

La Revanche du Reichstag

Brême, 25 juin. — Le *Kaiser-Wilhelm*, venant de Kiel, est arrivé, après une traversée très dure de quarante-deux heures, à Bremerhaven, avec la députation de députés et de journalistes qui s'était embarquée à bord de ce navire.

La ville libre de Brême a fait à ses hôtes une réception dont le caractère cordial et empressé a dû les reposer des cérémonies officielles auxquelles ils venaient d'assister, en même temps qu'elle a dû les consoler du rôle un peu effacé qui leur avait été dévolu pendant toute la durée de ces fêtes.

Soixante-quinze fanfares attendaient à la gare les invités. Ceux-ci se sont promenés à travers les rues et ont visité les fameux phares placés sur les anciennes fortifications de Brême.

Sur tout le parcours, la population, très nombreuse, les a acclamés aux cris de: «Vive le Reichstag! Vive la presse!» Des jeunes filles ont couvert les voitures d'une pluie de fleurs.

C'est la première fois que le Reichstag recueille une pareille ovation attribuable au rejet de la loi sur les mesures subversives.

Au milieu du parc, on goûter a été servi, tandis qu'une musique militaire jouait différents airs.

La promenade continue ensuite par les quartiers populaires, où les ovations deviennent de plus en plus enthousiastes.

Enfin, on arrive à la place historique de l'Hôtel-de-Ville. Après la visite du dôme, le Sénat reçoit ses hôtes dans les splendides caves de l'Hôtel-de-Ville où un souper arrosé de plus ieurs crus de la propriété exclusive du Sénat, porte l'animation à son comble.

Le président du Reichstag porte un toast aux institutions de la ville libre de Brême.

Le président du Sénat de Brême boit au Reichstag, palladium de liberté, et à l'unité allemande.

Plusieurs membres de la presse portent des toasts aux dames présentes.

Au dehors, la population fait écho à ses hôtes par des hourras.

Les maisons sont illuminées.

On ne se souvient pas de fête aussi cordiale en Allemagne, où députés et journalistes de toutes nuances et de toutes nations fraternisèrent ensemble, oubliant de leurs divisions.

Les Journalistes à Copenhague

Copenhague, 25 juin. — Soixante et onze journalistes, invités à visiter Copenhague, sont partis de Kiel hier matin, à sept heures, sur un bateau spécial.

Ont pris part à cette excursion: six Russes, un Finnois, trois Autrichiens-Hongrois, un Suisse, quatorze Allemands, sept Hollandais, quatre Belges, deux Anglais, seize Français, trois Italiens, deux Espagnols, sept Suédois, un Norvégien, deux journalistes des États-Unis, deux Argentins.

Le bateau est arrivé à trois heures de l'après-midi à Korsoer, où une réception extrêmement chaleureuse lui a été faite. Le port et la gare étaient pavoisés. Les quais étaient couverts de monde et de députations.

M. Nieps, journaliste à Kiel, pri le colonel Komaroff, de Saint-Pétersbourg, ont remercié de l'accueil fait par la population danoise au milieu des unanimes cris de: « Vive le Danemark. »

Des musiques ont joué l'hymne national danois, puis l'hymne russe, la *Marseillaise* et les autres hymnes nationaux.

A Copenhague, où le train est arrivé à 5 heures, la réception a été des plus brillantes.

Échouement d'un navire italien

Brême, 25 juin. — Le navire de guerre italien *Sardegna* qui avait pris part aux fêtes de Kiel, s'est échoué dans le Grand-Belt.

Copenhague, 25 juin. — La goélette de Skagen, ramène l'escadre française faisant route à Tresund, tout va bien.

EXPLOSION

d'une Poudrière à Haguenau

CENT BLESSÉS

Strasbourg, 25 juin. — Hier soir, un peu après neuf heures, un magasin de poudre a fait explosion sur le polygone de Haguenau.

Jusqu'à onze heures du soir, plusieurs explosions se sont succédé.

Plus de cent soldats ont été blessés dans le voisinage de la catastrophe. Un grand nombre de personnes ont été également blessées.

Un deuxième magasin de poudre de plus grandes dimensions, qui se trouvait dans le voisinage, n'a pas été atteint.

LA CRISE GOUVERNEMENTALE

en Angleterre

Londres, 25 juin. — Dans les circonstances présentes, il est impossible d'assurer aucune date précise à l'époque de la dissolution, mais on prévoit qu'elle aura lieu dans le commencement de juillet.

A la Chambre des lords, en l'absence de lord Salisbury, lord Cambrook demande à lord Rosebery s'il est d'avis que la Chambre s'ajourne jusqu'à jeudi. Sur la réponse négative de celui-ci, la Chambre des lords lève sa séance.

A la Chambre des communes le speaker s'opria la parole à 3 heures 10. La salle était comble, en prévision d'une déclaration sur la situation politique.

A 3 heures 25, sir William-Harbour fait son entrée. Il dit qu'il n'a reçu aucune déclaration précise sur la situation et que dans ces conditions il ne peut que proposer l'ajournement de la Chambre.

La séance est alors levée.

LE MARIAGE

de la princesse Hélène d'Orléans

Kington, 25 juin, 1 h. — Le mariage de la princesse Hélène d'Orléans et du duc d'Aoste vient d'être célébré.

Les chasses-de-chasses ont transporté le duc d'Orléans de sa voiture à l'intérieur de l'église, et réciproquement, après la cérémonie. Le duc est arrivé à dix heures et quart. Il a pris place à côté du prie-dieu réservé à la mariée.

Le duc d'Aoste avait revêtu l'uniforme de colonel italien. Le comte de Turin portait l'uniforme de major du même régiment. Le prince de Naples était en uniforme de général de l'armée italienne.

Le duc d'Orléans représentait son frère le roi de Portugal et l'infant don Antonio étaient également en tenue militaire.

La fiancée a été conduite à l'autel par son oncle le duc de Chartres, remplaçant le duc d'Orléans.

La princesse Hélène portait une magnifique robe de soie brochée, ornée de roses pâles et de broderies d'argent et d'or, recouverte de vieilles dentelles italiennes; son voile, en dentelles de Chantilly avait quatorze pieds de long.

A la fin de la cérémonie, les invités du duc d'Orléans ont été conduits en voiture à Orléans-House, où la cortesse de Paris recevait.

Les Scandales Italiens

Rome, 25 juin. — L'extrême gauche a décidé de présenter à la Chambre une motion tendant à savoir si les accusations portées contre M. Cavallotti sont fondées et demandant que M. Crispi dépose une plainte ou que la Chambre nomme une commission d'enquête.

La foule est énorme dans les tribunes de Monte-Citorio. La majorité demandera l'ajournement à six mois de la discussion sur la motion de l'extrême gauche. La majorité sur le renvoi est certaine, mais la séance sera chaude.

LA BELGIQUE

Fête Franco-Belge à Tournai

Une grande fête franco belge sera donnée le dimanche 30 juin 1895, au profit du monument à élever sur une place publique de Tournai, à la mémoire des soldats français tués en 1832, sous les murs d'Anvers, pour l'indépendance de la Belgique.

Voici le programme de la fête:

A trois heures, à la gare, arrivée de la musique municipale la Grande Harmonie de Roubaix.

Le cortège, précédé de la musique de la gare civique, se rendra à l'hôtel de ville, en passant par la rue Royale, le quai St-Brice, la rue des Poissons-d'Eau, la rue Gallait, la rue des Chapeliers, rue de Paris, rue St-Martin.

A trois heures et demie, à l'hôtel de ville, réception officielle par le collège des bourgmestre et échevins et l'administration communale.

A quatre heures, concert au Parc par la Grande-Harmonie.

A six, — il n'y aura pas de collecte.

A six heures, départ du ballon *Le Monument français*, monté par l'aéronaute Toulet.

A la même heure, courses en ballon, organisées par le Cyclist-Club-Tournaisien.

Le protectionnisme

Bruxelles, 25 juin. — La Chambre des représentants a adopté tous les articles de la loi économique. L'ensemble de la loi est voté par 78 voix contre 61 et 5 abstentions.

DERNIÈRE HEURE

Le Congrès allemaniste

Paris, 25 juin. — La quatrième séance du treizième congrès ouvrier (parti allemaniste) s'est tenue ce soir à 8 heures 1/2, salle du Commerce, faubourg du Temple. La réunion était présidée par un délégué du syndicat de la fédération des mines. Après un discours du président, la parole est donnée au rapporteur de la 3e commission.

Il demande la suppression du marchandage, des bureaux de placement et l'extension de la responsabilité.

Après plusieurs autres discours, la réunion prend fin.

Les Scandales Italiens

(Suite)

Rome, 25 juin. — A la Chambre, deux motions ont été présentées par la droite et l'extrême gauche pour demander une enquête au sujet des accusations portées par M. Cavallotti contre M. Crispi.

Celui ci déclare alors qu'après 54 ans de vie politique, il a le droit de se croire inattaquable et regrette ces attaques.

Les deux motions de l'opposition sont rejetées par 250 voix contre 112.

ÉVASION D'UN FORÇAT

originaire de Boulogne

La police de sûreté a arrêté hier à Paris un dangereux malfaiteur condamné à la relégation à vie et qui s'était évadé de la Guyane.

Il y a dix mois, Victor-Florentin Ponthieu, dit Adolphe Rourre, dit Fromont, dit Bourré, dit Burton, 44 Trisse, après deux tentatives infructueuses de fuite, le troisième fois parvint à se sauver du bagne.

Il se cacha d'abord dans les hautes herbes, faisant à son approvisionnement par jour en rampant, vivant de racines, et évitant tout bruit afin de ne pas donner l'éveil aux gardiens chargés de le rechercher.

Parvenu au bord de la mer, il creusa un tronc d'arbre, et se confiant à ce frêle esquif, il alors la après quelques jours, souffrant de la faim et de la soif, sur les côtes du Venezuela.

De là, Ponthieu écrivit à sa famille, à Boulogne-sur-Mer, d'où il est originaire, v était en le 28 juin 1894. Il avait 20 francs de l'argent avec lequel il put payer son passage à bord d'un navire italien, qui l'amena à Gênes, où il resta quelque temps.

Il arriva enfin à Marseille où il se livra au vol et enfin vint à Paris.

Signalé dans toutes les villes, traqué par les agents qui possédaient sa photographie, Ponthieu espérait être mieux caché à Paris. Hier, à sa première sortie, il se rendait chez sa femme, 23, rue Keller.

Interrogé par M. Leygonie, commissaire de police, devant lequel il fut conduit, Ponthieu répondit qu'il s'échapperait encore une fois.

Sa femme qui avait été amenée au commissariat, mais qui a été laissée en liberté, dit qu'elle ferait l'impossible pour tuer son mari.

— Je suis, dit-elle, assez malheureuse de mourir que de le voir retourner à la Guyane.

Victor Ponthieu s'était marié le 5 septembre 1891, à une demoiselle Louise Bourgeois, qui a à son actif une demi-douzaine de condamnations pour vol.

LES GRÈVES

A LILLE

Au tissage Féron fils

Les ouvriers du tissage Féron, 86, rue des Stations, qui s'étaient mis en grève jeudi dernier matin, ont repris le travail hier, sauf quelques-uns qui ont réclamé leur livret.

Le mécontentement des ouvriers provenait ainsi que nous le disions hier, du changement de jour de paye que M. Féron a cru de voir leur imposer.

Les ouvriers ont jusqu'ici été payés le samedi soir, sur compte arrêté le vendredi soir. Vendredi dernier, M. Féron fit afficher dans les ateliers que dorénavant la paye aurait lieu le jeudi soir, sur compte arrêté le mercredi soir.

Cette mesure a été prise, paraît-il, pour éviter les nombreuses absences, qui sont constatées après le lundi dans les ateliers, les ouvriers ayant l'habitude de considérer le lundi comme un jour fériés.

Il y est naturellement des réclamations. Deux ouvriers, qui s'étaient mis à la tête du mouvement, s'adjoignirent deux camarades et allèrent en délégation demander à M. Féron de bien vouloir revenir sur sa décision.

Ce dernier refusa, consentant seulement par mesure transitoire, à arrêter le compte pour la première semaine, le jeudi à midi et pour la seconde le mercredi soir.

Les délégués demandèrent alors une avance sur les pièces rentrées le samedi, ce qui leur fut refusé également.

Les grévistes mis au courant des décisions patronales, s'en déclarèrent satisfaits, sauf comme nous l'avons dit plus haut, neuf mécontents.

En ce qui concerne le métrage, nous devons ajouter que les ouvriers y sont toujours assisté de droit.

Chronique Régionale

Mutations de fin d'année

MM. les instituteurs et Mmes les institutrices qui désirent changer de résidence aux vacances prochaines sont invités à adresser leurs demandes à la Direction départementale de l'enseignement primaire, par l'intermédiaire de MM. les Inspecteurs primaires avant le 1er juillet.

Toute demande antérieure doit être renouvelée.

L'assistance médicale gratuite

On a distribué hier aux sénateurs le rapport de la commission des finances sur le projet de loi concernant le département du Nord à s'imposer ext ordinairement pendant l'année 1896, un centime vingt-un centièmes additionnels au principal des quatre contributions directes pour le service de l'assistance médicale gratuite.

Ce rapport rédigé par M. Jules Godin, conclut à l'adoption.

Les grandes manœuvres

Les manœuvres du 1er corps d'armée (manœuvres de brigade) auront lieu cette année vers St-Omer, Dunkerque et Hazebrouck.

Arrestation à Paris d'un déserteur du 27e d'artillerie

On a arrêté la nuit dernière dans un asile du 1er arrondissement, un malfaiteur dangereux du nom de Paulman que la police recherchait depuis trois ans. Paulman avait déserté depuis 18 ans le 27e d'artillerie à Douai où il était en garnison. Depuis il était signalé par de nombreuses escroqueries, vols avec effraction, et abus de confiance. Il a été remis immédiatement entre les mains des autorités militaires.

Chronique Locale

ROUBAIX

La question des eaux de l'Espierre

(3e article. — Voir l'Avenir des 23 et 24 juin)

La commission nommée à l'effet de visiter les villes d'Angleterre qui se trouvaient dans une situation à peu près analogue à celle de Roubaix et Tourcoing a parcouru successivement à Leeds, Bradford, Manchester, Glasgow, Edimbourg, Birmingham, Londres, etc.

Depuis plus de trente ans cette question de l'épuration des eaux d'égoût était à l'ordre du jour chez nos voisins d'outre-manche, qui avaient pu de très grosses sommes pour obtenir des résultats satisfaisants. Les méthodes employées par les anglais sont les suivantes:

1° Irrigation; 2° Filtration intermittente; 3° Procédés chimiques; 4° Evacuation des eaux d'égoût à la mer.

A son retour, la commission fournit un rapport très complet, très approfondi, dans lequel elle préconisait la création d'une usine à Grimonpont et l'emploi de la chaux pour l'épuration des eaux. Elle ajoutait que les boues qui ne pourraient être utilisées comme engrais serviraient à exhausser les prairies se trouvant au nord du canal de Roubaix, près de la frontière.

Tout cela était bien. Mais il était urgent de passer de la théorie à la pratique. En effet, la Belgique se déclara prête à barrer l'Espierre. Non seulement le crédit était voté, mais le projet était dressé et les formalités préalables à l'exécution étaient remplies.

Comme on le sait, ce projet de barrage était bien connu comme d'une dépêche de Dumonpont, du 16 février 1895.

Nous ne pensons pas que la Belgique ait jamais le mettre à exécution. Les désastres occasionnés par l'inondation seraient énormes; les conséquences de tels agissements, incalculables.

On est toutefois autorisé à croire qu'elle y songe sérieusement, puisque, il y a dix jours à peine, des ingénieurs belges, venus de Gand et de Bruges ont visité les lieux et fait une enquête près des propriétaires qui se trouveraient lésés par la montée des eaux.

Ce barrage s'appuierait au village belge de Leers-Nord, à celui d'Estaimpuis jusqu'à Plouis, dépendant de Wattrelos. Les berges du canal seraient exhaussées pour qu'il ne puisse pas envahir par les eaux corrompues de l'Espierre.

Des vannes seraient établies pour l'écoulement des eaux lorsqu'elles arriveraient à une hauteur déterminée.

Ce ne serait donc pas, chose impossible. Si jamais elle se produisait, la solution serait tout indiquée: Consacrer les 200,000 francs, ou a peu près que coûte actuellement l'usine de Gr monpont pour élever des digues et neutraliser les effets du barrage belge.

Mais voilà-t-il cette guerre à coups d'eau putrescible.

Ce serait la contre-partie de ce qui se produ sit lorsque le grand Ruyter fit crever les digues des Pays-Bas pour venir à bout de l'armée du roi Louis.

Les temps héroïques sont passés. Nous ne les reverrons plus, pas même avec les eaux de l'Espierre.

***

Mais revenons à notre sujet. Les conseils municipaux de Roubaix et de Tourcoing ne restent pas inactifs. Des expériences d'épuration furent faites en grand à Leers.

Le résidu de la précipitation obtenue au moyen de chaux vive (1 kil. 550 par mètre cube d'eau) et de réactif albumino-ferreux (0 kil. 367 par mètre cube d'eau) donne un produit bouueux, noir, infect. Répandu sur un sol médiocrement absorbant, tel qu'un sol argileux, ces eaux bouueuses s'assoraient par évaporation et infiltration, laissant une couche de boue transportable à la pelle dont le volume était à peu près le cantième des eaux traitées.

Quelque temps après les conseils municipaux de Roubaix et de Tourcoing nommèrent des commissions pour étudier l'avant-projet d'épuration dressé par les ingénieurs des ponts et chaussées. Pour Tourcoing elle fut composée de MM. Sasselangs, Dron, Deletombe, Honoré Dehasse, Desurmont.

Sur un rapport de cette Commission, le Conseil municipal, dans sa séance du 7 juillet 1886, refusa d'entrer dans un syndicat avec Roubaix, préférant agir seul.

Roubaix ne voulut pas marcher dans cette voie et l'Etat menaça de faire procéder à l'épuration aux frais des deux villes.

Cette menace amena Tourcoing à composition. Un contrat d'une durée de 30 ans fut signé pour la création d'une usine en commun à Grimonpont.

Les dépenses étaient évaluées à 606,032 fr. Sur cette somme l'Etat accordait une subvention de 300,000 fr.

La part contributive pour le restant était fixée à 70 pour 0,0 pour Roubaix et 30 pour 0,0 pour Tourcoing.

Les villes conservaient leur droit de recours contre les industriels.

Les formalités habituelles furent assez longues. Ce ne fut qu'en 1888 que les travaux de la construction de l'usine commencèrent.

E. PETITGOLAS.

Une chute

Un accident qui aurait pu avoir de graves conséquences s'est produit lundi soir, dans une maison en construction du boulevard d'Armentières.

Un manœuvre de maçon, M. Charles Delattre, 21 ans, demeurant Grande-rue à Croix, cour des deux moulins, était occupé à monter des paniers de briques, quand il perdit l'équilibre et vint s'abattre sur le sol d'une hauteur de 7 mètres.

Relevé par ses camarades, il a qu'il ses soins du docteur Largillière, qui constata quelques contusions heureusement sans gravité. Le blessé a été ensuite transporté à l'Hôtel-Dieu.

Un fils qui bat sa mère

Une bien triste scène s'est produite lundi soir, rue Leverrier, 11. Un nommé Alphonse Mercier, 23 ans, qui était rentré ivre, a battu violemment sa mère ainsi que ses frères.

A l'arrivée de la police que l'on était allé quérir, l'ivrogne s'est mis à menacer ses et menaçait de la tuer. Il n'a été conduit au dépôt de police qu'avec les plus grandes difficultés.

Feuilleton de l'*Avenir Roubaix Tourcoing* 112

LES DRAMES DE LA PAIX

PANTALON ROUGE

CINQUIÈME PARTIE

Le grand-père

— C'est vrai, dit-il, tu peux être triomphante et c'est bien là ce que tu as voulu!... souffre horriblement de ma mort.

— Ainsi, rien ne te rendra la confiance?

— Rien.

— Rien ne me rendra ton amour?

— J'ai honte de t'avoir aimée.

— J'aurais tant voulu, Armand, ne pas être obligée de te prouver ma loyauté...

— Je n'ajouterais foi à toutes tes preuves... Ce que tu me d'rais, ne serait-ce pas de nouveaux mensonges?

— J'aurais tant voulu, surtout, que tu me sauve d'abord! Malgré tout ce qui s'est passé contre toi... alors que tout le monde te croirait coupable, moi, contre tout le monde je te crois innocente... Tout ce qu'on dit en ta faveur, je le crois, tu l'as fait... Je crois en ta loyauté et en ton amour... Je t'aime...

Il eut un rire convulsif.

Elle s'y prit pas garde. Elle soupira seulement.

— Ex'ra deux créatures également honnêtes, il n'est pas besoin d'autre chose que d'une parole échangée... et lorsqu'elles s'aiment, d'un simple regard elles se comprennent, se devinent, s'abandonnent... Puisque tu m'aimais, puisque je t'aime, pourquoi n'as-tu il pas été ainsi entre nous?

Elle dit cela, d'ailleurs, sans reproche, comme si elle-même, plutôt qu'adresser à Armand.

Elle resta silencieuse, réfléchissant, hésitant sans doute.

— Armand, reprit-elle, je ne puis vous laisser de moi un pareil soupçon...

— Oh! tu soupçons!! tu soupçons!!... dit-il.

— Je ne me suis pas défendue, je vais me *défendre!*

— Jeanis curieux d'entendre les mensonges qu'inventera ton imagination... Oh! tu es fille de ressources...

— Tout à l'heure, vous me demanderez, si je le veux, pardon à genoux de toutes vos cruautés...

— Ah! ah! ah! Hâtez-vous donc... et parlez.

— C'est une preuve, n'est-ce pas, que vous exigez?

— C'est inutile maintenant, je ne croirais pas...

— Nous verrons bien... écoutez-moi seulement... après, vous jugerez.

Elle dit cela si gravement qu'il cessa de rire, tout de suite malgré lui.

— Marthe Lavidry est accusé d'avoir assassiné Winter... Marthe Lavidry est innocente...

— Elle a avoué!

— Qu'importe! Marthe Lavidry est innocente...

— Le vrai coupable?

— Je le connais...

— Qui est-il? Pourquoi laisses-tu accuser cette femme?

— Parce qu'elle s'accuse elle-même... Parce qu'elle a jugé qu'il valait mieux ne pas cela fut aussi et qu'elle est seule en droit de le juger.

— Elle sera condamnée, déshonorée...

— Oui...

— A la place d'un autre, c'est impossible! Vous paraîtrez!... Vous direz tout!

— Pourquoi? si l'autre, le coupable, n'était qu'une victime, et s'il a châtié son bourreau?

— La commandant Lavidry?

— Non...

— Magda... vous êtes sûre?

— J'en vu...

— Mais c'est impossible... il est avengle.

— J'ai vu, dis-je... il avait enlevé le bandeau qui protégeait ses yeux .. et il voyait, il voyait la vie...

— Que s'est-il passé... Parlez! Mais parlez, Magda...

— Une scène atroce, inoubliable.. Qu'était venu faire M. Lavidry? Je l'ignore... Que s'était-il passé entre les deux hommes? Je l'ignore. Mais ce que je savais, ce que j'avais surpris, un jour dans une conversation entre Guillaume de Winter et son fils, c'est qu'au Tonkin, Winter s'était rencontré avec le commandant... c'est que Winter s'était rendu coupable envers l'officier d'un acte de sauvagerie lâche et abominable... et j'avais compris que la victime avait fini par reconnaître son bourreau... Elle venait sans doute lui demander compte de la lâcheté d'autrefois... Je vis M. Lavidry arriver à l'Epinière...

— Seul?... sans gardes, sans soutien?

— Seul et se dirigeant très droit. Il voyait.

— Continuez, Magda, continuez...

— Il entra au château... Quelques minutes se passèrent... Tout à coup, j'entendis un cri rauque... On appelait au secours... Un crime se commettait... Un meurtre... Quel était l'agresseur?... Je ne me le demandais pas... Je ne me le demande... Les cris partaient du salon... des râles déjà, les râles d'un agonisant...

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Pouvais-je vis l'infirme sous le genou de Winter... et W'nter riait... Et les mains sur'ouv de la gorge, en grimaçant et riant ainsi, il l'étranglait... Et près de là, à mes pieds, un revolver... Je le ramassai... Ah! je ne réfléchissais pas... Il y avait là un vieillard sans défense, râlant, sous l'étreinte de ce colosse... Je mis le revolver dans la main du moribond... Je lui criai: « Défendez-vous! Défendez-vous! » Et je me sauvai pour ne pas voir...

— Magda! Magda! tu as fait cela?

— Oui, je l'ai fait! Comment ai-je eu pareil courage? je ne sais. Je ne pouvais pas laisser commettre ce meurtre, et pour l'empêcher j'ai aidé à commettre un autre meurtre!...

— Ensuite, Magda? Ensuite?... Parlez! Vous me tuez... ma vie...

Elle reprit tristement, avec un reproche dans les yeux:

— Pourquoi m'avez-vous obligée à vous dire tout cela?... Pourquoi n'avoir pas cru mon amour?... si dévoué.. si profond?...

— Pardonnez, Magda, pardonnez!

— Il faut bien que je vous pardonne, puisque je vous aime!

— Ensuite? Je vous en prie... Qu'est-il arrivé?

— M. Lavidry a quitté le château. De ma fenêtre je l'ai vu qui en chancelant, près de tomber à chaque pas, s'éloignait. Il ne se trouvait personne au château, personne excepté moi, et cet homme entendu le coup de revolver qui avait fait justice. M. Lavidry ne fit aucune rencontre. Une femme, seule, le laissa passer... Elle ne le vit pas... Elle l'avait suivi de loin, et s'était arrêtée dans les massifs... et l'officier ne savait point, certes, qu'elle était là... Il la frôla presque, du pied. Avant vie, et trouvait le chemin de Fontenailles... Marthe Lavidry se releva... Elle dut se demander lequel des deux était mort, de son père ou de Guillaume... Elle vint au château... Elle traversa le salon, et alors qu'elle en sortait fit la rencontre des deux gardes, auxquels elle ne put expliquer sa présence. Traître sans père, le pouvait-elle? Non... Elle se laissa surprendre, accuser... Et moi, que devais-je faire, sinon imiter son héroïque silence?

— Et le commandant Lavidry, que pensait-il de sa fille en prison? Je comprends, maintenant, pourquoi Marthe a recommandé autour de lui la plus extrême prudence...

— Il se pendrait, si je parlais...

— *Le déshonneur serait le même*, la honte aussi grande...

— Situation sans issue, hélas! Qu'il a dénoncera?

Ils gardèrent le silence puis Armand, relevant la tête, rencontra tout à coup les yeux ardents de Magda fixés sur lui.

— Armand, vous m'avez fait beaucoup de peine, mais je devine par quelles angoisses terribles vous avez dû passer... Jouhite tout...

— Et moi, je n'oublie rien, dit le jeune homme en pleurant, à force de tendresse, effacer cette heure pénible de la vie...

— Adieu, Armand... Maintenant que vous voici comme autrefois, calme et confiant en moi, je suis heureuse...

— Non, Magda, ne me quittez pas... pas encore du moins. Puis, je voulais vous dire, Magda... Vous ne pouvez plus désormais rester dans cette famille... Karl va rentrer de France et errer à l'aventure... Il faut laisser là ces malheureux et ne point paraître épouser leur cause...

— Hélas! que deviendrais-je, Armand, si je ne les avais plus!

— Je suis là, moi, Magda, et je vous aime. Elle eut un geste triste de refus.

— Non, je ne veux rien de vous, je travaillerai... je suis adroite... je donnerai des leçons aussi...

— Ainsi, Magda, vous quitteriez les de Winter?

— Oui... Est-ce que je pourrais désormais vivre loin de vous?

— Vous me le jurez, Magda?

— Je le jure... Hélas! je sens que je commettrai là une mauvaise action, en me montrant ingrate envers ceux qui m'ont nourrie.

— Et moi, Magda, vous me rendrez bien heureux.

— Oui, oui... et ce sera ma seule joie de voir votre bonheur.

Ils se quittèrent.

En s'éloignant, elle retourna la tête souvent du côté d'Armand, qui la suivait des yeux.

Puis elle disparut.

VII

Tous les jours, et plusieurs fois par jour, Lavidry fils rencontrait Darnetal.

— Que se passe-t-l donc? Pourquoi Marthe ne revient-elle pas?

Il avait été bien surpris, dans les premiers jours, mais comme Marthe faisait, dans ses lettres, attendre son retour prochain, imminent, il avait pris patience.

Puis, Marthe n'était pas revenue.

Et sur ce visage soucieux, pensif, Darnetal lisait, non pas le soupçon, — car lorsque naît un soupçon on ne le voit pas, — mais cette attitude suivait bien vite, foudroyante, — mais l'inquiétude et l'étonnement.

Partie pour quelques jours, depuis près de deux semaines déjà, Marthe était absente.

Et que de mensonges pour la tromper, l'infirme dans son fauteuil qu'il ne quittait plus, Magda, Vivonne et les Darnelles ténébres où désormais se passa t au vie! Que d'invent ons de toute sorte, les unes naïves, les autres ingénieuses!

Marthe avait prétexté un voyage à Blois pour rendre service à M. de Tréton-Fontaine.

Et elle avait prolongé le plus longtemps possible ce prétexte.

Puis elle avait écrit que, réclamée par le docteur Noirtier, de Compiègne, et par sa femme, elle était partie pour soigner les deux vieillards qu'n'avaient point cessé de rêver à la pauvre démente recueill e dans les fougères de la forêt.

Des lettres étaient parvenues à Lavidry.

Elles sortaient, hélas de la prison de Blois et Darnetal les lisait à l'aveugle... Il n'invoquait la pitié, il ne faisait point appel à son mensonge, donnait des détails, parlait de la joie éprouvée par le No rtier lorsqu'ils l'avaient revue, de leur tristesse à l'idée d'une prochaine séparation et suppliait Lavidry de ne pas s'inquiéter si elle leur accordait quelques jours de plus.

— Oui, oui, disait l'aveugle, Marthe a raison... de les aimer... pourtant, il me semble qu'il y a des années qu'elle n'est pl s auprès de moi... et qu'elle ne rev endra plus...

Darnetal essayait de rire, pour le mieux tromper.

Et sur ses lettres, souvent, qu'il lisait ainsi, il y avait des mots, voire des phrases entières brouillées, effacées, indéchiffrables...

Et il fallait à Darnetal beaucoup de courage pour, sans se troubler, lire ces lignes là car il y voyait la trace des larmes versées là-bas par Marthe, dans la solitude de sa cellule.

(*A suivre.*) Jules MARY